métropolitiques

Marseille dans l'objectif
Les Detaille, 164 ans de photographies (2/2)

Emmanuel Laugier

Seconde partie de l'entretien, mené par Olivier Gaudin.

Comment exposer la ville ? Emmanuel Laugier, commissaire de l'exposition « Marseille vue par les Detaille », visible jusqu'en juin 2027, présente les partis pris et les temps forts de ce parcours visuel de l'histoire de la ville.

L'exposition

Pourriez-vous expliciter le processus de sélection, les motifs qui ont conduit au parcours que vous proposez dans l'exposition ?

Emmanuel Laugier – On a commencé à partir des photographies numériques réalisées par l'atelier. Les Detaille nous ont aussi donné une direction sur des images anciennes qui avaient été numérisées à l'aide de l'inventaire réalisé par Hélène Detaille. On a commencé à ouvrir des boîtes et à regarder les images ; on en a scanné beaucoup, en faible définition pour avoir un panel assez considérable. À partir de ce panel, on a commencé à identifier des fils directeurs. Mon collègue et ami Richard Belleudy, photographe de formation, a été la cheville ouvrière de ce travail d'exploration. On s'est demandé : comment présenter des parcours au public, comment lui raconter cette histoire, expliquer le fonds ? Nous nous sommes dit deux choses. D'abord, il fallait faire le lien avec l'exposition de 1991 « Marseille au temps de Nadar », qui s'était tenue à la maison Diamantée. C'est pour cela qu'on a fait ce petit appel dans le musée, sur la reconstitution de l'atelier Nadar. Puis on a enchaîné sur la présentation biographique des trois personnages. Leurs biographies coïncidaient sur un point focal, le 77 de la Canebière : l'atelier historique de Nadar, devenu l'atelier Detaille. À partir de là, on est tombé sur une plaque de verre qui est l'une des plus anciennes photographies de la Canebière. Elle a été faite par Adolphe Terris, qui fait partie de ce fonds Detaille. En effet, le fonds Detaille est aussi constitué d'autres fonds photographiques plus anciens. On tenait notre fil d'Ariane : à partir de l'atelier, nous avons imaginé un mur sur l'évolution de la Canebière ; puis de la Canebière sur laquelle se trouvaient des commerces et des métiers, on parle des métiers et marchés, puis ces métiers et marchés nous conduisent en direction du port, le port qui devient « vieux » à partir du moment où le port de la Joliette est mis en place… et c'est encore une autre partie de l'exposition. Le port de la Joliette, ceinturant la ville ancienne, nous permet d'évoquer cette ville à l'intérieur de l'enceinte et la manière dont elle s'étend, ce qui conduit aux monuments et à l'urbanisme. Les monuments et l'urbanisme de la ville nous ont aussi mené aux premières fouilles archéologiques, au tournant des XIX^{e} et XX^{e} siècles. Ces fouilles archéologiques ouvrent sur la notion de l'histoire, qui conduit jusqu'à la Seconde Guerre mondiale, avec les grandes

personnalités qui viennent à Marseille, un peu avant, un peu après, et ces personnalités célèbres elles-mêmes sont des portraits qui conduisent aux portraits de tous les anonymes que l'on avait. Voilà comment s'est constitué le chemin de fer de l'exposition. On y a ajouté une chose, le symétrique de la première partie biographique : un petit film réalisé par l'équipe de la Ville où Gérard Detaille évoque l'histoire des Detaille et de Nadar. Dans cette dernière salle, une série de vitrines montre l'activité éditoriale des Detaille, puisqu'ils ont édité des ouvrages de 1909 à 2013. Voilà comment nous avons pensé le parcours de l'exposition.

En quoi est-il important pour un musée comme le vôtre d'accorder une visibilité à certaines périodes historiques ou à des événements précis de l'histoire de la ville ? L'exposition permanente couvre 2600 ans d'histoire… Avez-vous pensé à ce rapport dans les choix du parcours ?

Bien sûr. Le musée a été refondé en 2013, même si son origine date de 1983. La muséographie a été pensée à ce moment-là et une douzaine d'années plus tard, elle a vieilli. Lorsque je suis entré dans le musée, en 2019, la première chose qu'on m'a demandé a été de refondre les parties contemporaines, c'est-à-dire d'environ 1800, jusqu'en 2013. Parmi les vecteurs sur lesquels on pouvait s'appuyer, très vite la photographie a été quelque chose d'évident. Elle synthétise à la fois les progrès scientifiques, l'appréhension de la ville et l'évolution de la société. On passe du photographe en tant que personnage qui manie une certaine technicité, à tout un chacun qui devient photographe de la ville. Cette idée nous a guidés pour montrer l'évolution de Marseille à travers le regard des photographes, et leurs captations d'événements historiques qui l'ont structurée.

Figure 7. Joséphine Baker à bord du *De Grasse* – photographie : Fernand Detaille (juin 1935)



Figure 8. L'incendie des Nouvelles Galeries – photographie : Fernand Detaille (28 octobre 1938)



Source : Fonds Detaille – Musée d'Histoire de Marseille.

Certaines périodes étaient-elles sous-représentées dans vos archives ? Peut-être les années d'occupation ou certains événements, comme la destruction des quartiers du port, que l'exposition met en avant ? Était-ce un simple complément ou y avait-il des choses nouvelles ?

Oui, il y a eu beaucoup de choses nouvelles. Des détails de la ville qu'on ne connaissait pas et qui ont été documentés, du début du XX^{e} siècle à aujourd'hui. Il y a par exemple la période de la Libération, sur laquelle on avait très peu de choses, hormis les photographies de Julia Pirotte, dont nous conservons certains tirages ; et quelques autres. Ce qu'on a découvert, dans le fonds Detaille, ce sont des photographies qui n'ont pas été faites par eux, mais par un particulier, Georges Roux. Il n'avait pas de descendants. Un jour, il a poussé la porte de l'atelier et leur a remis ses négatifs de la Libération : une quarantaine de prises de vues, que nous avons incluses dans la scénographie. Dans le prolongement du débarquement de Provence lancé le 15 août 1944, Marseille est en état d'insurrection populaire depuis le 21 août, sous l'impulsion de la Résistance et des FFI qui ont investi la préfecture. Les soldats du 7^{e} régiment de tirailleurs algériens (RTA) et du 2^{e} régiment de cuirassiers pénètrent dans la ville le 23 août. Le général de Monsabert confie alors au général Sudre la mission principale d'enlever Notre-Dame de la Garde. Le 25, l'assaut est lancé. Le général allemand Schaefer finit par signer l'acte de capitulation sans condition le 28 août. La libération totale est célébrée le lendemain. Georges Roux a montré l'arrivée des chars à Marseille au moment précis où les troupes de Monsabert désobéissent et entrent dans la ville, à côté de la rue Breteuil, pour prendre d'assaut le dernier point nodal de la ville, sur le bastion de Notre-Dame de la Garde. Roux n'est pas photographe de métier, c'est un particulier. C'est aussi l'évolution de la photographie : on passe du photographe institutionnel à tout un chacun, qui prend des photographies qui sont d'ailleurs de très grande qualité.

Il y a aussi des images de la destruction de 1943, auxquelles s'ajoutent celles du 27 mai 1944, puisque le bombardement américain avait été documenté dans les archives américaines. Là aussi, le moment était si traumatique pour la ville, qu'on a peu de prises de vue de ces impacts… Et là, on voit les impacts des bombes sur la Canebière ! Je n'avais pas vu d'image aussi étonnante en explorant les fonds américains. Chaque bataillon avait son photographe attitré, et les archives américaines sont en train de mettre en ligne les photographies.

Mais ils n'étaient pas au sol, les photographes embarqués…

Non, en effet ! Les impacts documentés sont ceux qui sont restés après la Libération de la ville, de juin à août 1944. Il y a aussi des photographies très étonnantes de lieux qui n'existent plus, si bien qu'on avait tendance à croire qu'ils n'avaient jamais existé. Par exemple, le camp de prisonniers allemands qui se situait à gauche de l'Hôtel de Ville. C'est un point très particulier dans l'histoire de Marseille. Mais cela montre l'intérêt historique de la photographie. On peut penser qu'un événement a peut-être eu lieu, mais là, on vous le montre.

Figure 9. L'entrée du Stade Vélodrome avec au premier plan la statue de Jean Bouin – photographie : Albert Detaille (1938)



Source : Fonds Detaille – Musée d'Histoire de Marseille.

L'exposition met en avant une autre exposition : l'Exposition coloniale de 1922, qui a accueilli près de 2 millions de visiteurs. C'est un événement majeur dans l'histoire de la ville et qui dépasse l'échelle de Marseille. Comment Fernand Detaille l'a-t-il montré ? Et comment avez-vous choisi de le montrer ?

Déjà, on a fait le choix de montrer ce genre de choses, c'était impératif pour nous. Les foires coloniales ont été très importantes pour Marseille ; il y en a eu deux : 1906 et 1922. En 1906, Fernand Detaille est un photographe parmi d'autres, il documente l'exposition. En 1922, il est le photographe officiel de l'exposition coloniale, il a son pavillon à l'intérieur ! Un pavillon parmi d'autres, parce qu'il y en avait de très nombreux. Il montre ce qui l'a déjà été par d'autres photographies, avec ce rôle officiel de pavillon, frontal. Mais il montre aussi l'intérieur des pavillons. Tout cela avait une fonction, répondait à la volonté de monstration de l'empire colonial au public, avec ses richesses. Il ne faut pas oublier que tout cela était principalement soutenu par une chose, l'économie. Sans cela, on ne comprend pas les expositions coloniales. Une vaste majorité des pavillons étaient tenue par l'industrie ou l'économie locale : les parfums Lorenzy-Palanca, les grands savonniers marseillais, le Petit Marseillais…

Vous dites « foire » ; c'est un marché autant qu'une exposition.

Tout à fait ; montrer l'ampleur de l'empire colonial français, c'est aussi justifier ses colonies, en ce qu'elles apportent une plus-value économique. Derrière toutes ces colonies, il y a des matières premières, et des débouchés commerciaux.

À ce propos, l'exposition montre une photographie extrêmement intéressante, mais qui n'est pas exceptionnelle : celle des locomotives ou des wagons embarqués pour l'Indochine. Ce qui rappelle que les bateaux arrivaient pleins, mais repartaient pleins aussi.

Oui, absolument. Je voulais impérativement qu'il y ait un lien entre la monstration de ce qu'est le port de la Joliette, un port économique, avec du blé qui vient au XIX^e^ siècle d'Odessa, puis repart vers des villes américaines ; avec ces rails et ces locomotives exportées vers l'Indochine ; avec toutes ces liaisons d'un continent à l'autre. Parce que si ces expositions coloniales se sont tenues à Marseille, c'était avant tout avec un but économique, même si ces éléments de folklore visaient aussi à faire accepter le fait colonial comme bénéfique auprès des populations « européennes ». La finalité économique n'excuse absolument pas la dimension coloniale, dans ses aspects idéologiques et politiques. Mais on n'aurait pas créé ces colonies si on n'arrivait pas à y trouver des richesses. L'exposition de 1922, c'est à la fois du folklore pour montrer des choses exotiques, un orientalisme de pacotille ; et une logique d'exploitation économique pure. Il y a un vernis de bonne conscience qui peut justifier les pires atrocités.

Figure 10. La destruction du quartier du Vieux-Port – photographie : Albert Detaille (1943)



Source : Fonds Detaille – Musée d'Histoire de Marseille.

Pour en revenir à la ville, la place des Detaille, témoins privilégiés de son évolution historique, semble liée à leur inscription durable dans la ville plutôt qu'à un statut de journaliste, par exemple. Ils font partie d'un contexte local, ce sont des praticiens reconnus ; c'est donc pour cela qu'ils ont une forme de crédit, de confiance des autorités ?

Oui, et cela dans un milieu extrêmement concurrentiel, puisque des années 1880 à 1940, toute la rue Saint-Ferréol, toute la première partie de la Canebière, toute la première partie de la rue de la République sont remplies de photographes ! Tous les derniers étages des immeubles, ce ne sont que des ateliers photographiques.

Pourriez-vous citer certaines surprises que vous avez eues en découvrant ce fonds, en rapport à votre travail sur l'histoire de la ville ?

Il y a eu cette photographie sur la Canebière, prise au moment où elle va être livrée ; on peut la dater en fonction des bâtiments présents ou non. Sur cette image, on sait qu'on est après la viabilisation, donc, après les années 1860 ; mais c'est avant 1893, puisque les Nouvelles Galeries ne sont pas construites. La technique photographique permet aussi de dire qu'on est plus proche d'un appareil XIX^{e} que d'un appareil du début du XX^{e} siècle : le temps de pose est très, très long, si bien que la ville semble complètement absente de tout personnage. Mais si on regarde de près, une quantité considérable de fantômes apparaissent, parce que les personnes se déplacent. Il y a aussi les photographies de la Libération. J'en ai longtemps cherché, mais à part dans des archives comme le Bundesarchiv en Allemagne, on n'avait pas de photographies de l'arrivée des troupes ; et là, on les a !

Figure 11. Un membre des FFI en train de décorer une Renault Vivaquatre d'une étoile blanche devant le 86, rue Breteuil – photographie : Georges Roux (25 août 1944)



Source : Fonds Detaille – Musée d'Histoire de Marseille.

On peut penser que certains événements, comme l'arrivée des rapatriés d'Algérie en 1962, et ses conséquences majeures pour l'histoire de Marseille, restent un peu en attente d'histoire, au sens de récits partagés. Peut-on dire qu'ils restent hors champ, même à l'échelle considérable du fonds ?

Pour le fonds, je ne peux pas vous répondre, puisque nous n'avons pas fini de l'explorer ! C'est toujours le même problème, pour les historiens : où trouver l'archive ? Il y a le lieu commun du journal, mais le journal passe par une certaine écriture, un certain esprit. Il faut le décrypter et ne pas le prendre pour argent comptant. Il y a d'autres médiums, et la photographie en fait partie. J'entends photographie au sens large, avec toutes les archives qui vont avec.

Ce dont je peux parler, c'est de la sensibilité qu'ont les Detaille. Entre autres, ils ont fait des portraits photographiques des pêcheurs du port ou des cafetiers, par exemple. On sent que l'appareil photographique s'oublie totalement, et ça c'est un signe ; quand on voit le volume que ça prend à l'époque, ou même quand on prend un cliché même à l'heure actuelle dans la rue, ce n'est plus possible, les gens refusent. Là, la proximité est telle qu'on a l'impression d'être à l'intérieur de l'action ; on sent que le photographe a été accepté. Appréhender la photographie, c'est aussi appréhender la manière dont on la fait. Je ne cache pas que nous faisons aussi cette exploration du fonds Detaille pour prouver que la photographie est un

médium essentiel pour raconter l'histoire de la ville. D'où notre volonté de faire évoluer le centre de documentation vers un véritable centre de l'image et faire un appel d'air à d'autres photographes, ou à des particuliers qui ont des fonds photographiques, et qui pourront combler les manques qui apparaîtront dans nos différents fonds.

Quelle a été jusqu'ici la réception de l'exposition ?

Très bonne ! Je ne m'attendais pas à ce qu'il y ait autant de monde, que le succès soit tel. Souvent, je vois des personnes de tous âges, parfois même des grands-pères qui viennent avec leur petit-fils, et chaque fois que des personnes s'attardent sur une image que je connais, elles trouvent des détails que je n'ai pas vus, ou des choses auxquelles je n'ai pas pensé. C'est peut-être cela le succès de l'exposition : que ces images-là racontent tant de choses de manière intime à tant de personnes. Et des gens qui ne sont pas marseillais nous disent, « j'habite Montpellier » ou « j'habite Toulouse, et ça aurait été bien d'avoir des photographes comme ça qui auraient pu documenter la ville ».

Figure 12. Parking aérien du cours Honoré-d'Estienne-d'Orves – photographie : Albert Detaille (vers 1966)



Figure 13. Proues et amarres, cargo et porte-conteneurs au port autonome. Deux ouvriers sur une barge entretiennent la coque – photographie : Gérard Detaille (1980)



Source : Fonds Detaille – Musée d'Histoire de Marseille.

Historien d'art, spécialiste de l'architecture et du patrimoine de Marseille, **Emmanuel Laugier** est actuellement responsable du centre de documentation et des collections contemporaines du musée d'Histoire de Marseille. Il est également directeur artistique de la revue *Marseille*, membre de l'Académie des sciences, lettres et arts de Marseille et de la Commission diocésaine d'art sacré.

Pour citer cet article :
Emmanuel Laugier, « Marseille dans l'objectif. Les Detaille, 164 ans de photographies (2/2) », *Métropolitiques*, 20 novembre 2026.
URL : https://metropolitiques.eu/Marseille-dans-l-objectif-2356.html.
DOI : https://doi.org/10.56698/metropolitiques.2356.